

Études d'histoire religieuse



L'Action catholique revisitée

Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, 291 p., 28 \$

Lucie Piché, *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 349 p., 35 \$

Jean-Philippe Warren

Volume 70, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006676ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006676ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Warren, J.-P. (2004). L'Action catholique revisitée / Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, 291 p., 28 \$ / Lucie Piché, *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 349 p., 35 \$. *Études d'histoire religieuse*, 70, 101–106. <https://doi.org/10.7202/1006676ar>

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicae Canadensis Inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'Action catholique revisitée. Note critique

Louise Bienvenue, *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, 291 p., 28 \$.

Lucie Piché, *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 349 p., 35 \$.

Que le lecteur s'en souvienne, qu'il se rapporte aux ouvrages d'histoire qui servaient il n'y a pas si longtemps de manuels dans les cours universitaires, l'Église catholique faisait jusqu'à récemment les frais de la soi-disant entrée du Québec dans la modernité. Marcel Rioux, par exemple, reprenant la loi des trois états d'Auguste Comte, égalait l'âge théologique et un long ultramontanisme (1860-1950), l'âge philosophique et une période de rattrape (la décennie 1950), et l'âge positif et une nouvelle ère de dépassement (la Révolution tranquille). Les deux ouvrages faisant l'objet de cette recension montrent qu'une page est définitivement tournée sur une interprétation de l'histoire québécoise aussi simpliste et réductrice. Ils permettent aussi de mesurer, en même temps que le chemin parcouru, toutes les recherches qu'il reste encore à mener pour en arriver à une vue plus objective et plus nette de la période trouble et troublée ayant conduit aux réformes des années soixante. L'histoire du XX^e siècle reste à écrire pour qui ne se suffit plus des vastes synthèses et des trompeuses généralités.

Les deux ouvrages ici recensés se ressemblent par quelques caractéristiques biographiques : les deux auteurs sont des femmes ; ce sont deux historiennes ; elles ont toutes deux moins de quarante-cinq ans. Ils se ressemblent aussi par leur perspective générale : il s'agit dans les deux cas de mieux comprendre le changement social en revenant aux intentions et aux stratégies des acteurs, de mettre en lumière la place et le rôle du catholicisme et de cerner les idéaux et les principes de l'engagement militant. Ils se ressemblent enfin par leur objet : l'action catholique spécialisée. Au point de vue le plus superficiel, on pourrait dire qu'ils ne sont originaux que par

une insistance plus grande, dans un cas, sur la catégorie des femmes et, dans l'autre, sur la catégorie des jeunes, une période historique d'inégale longueur (1931-1966 versus 1930-1950) et un objet plus pointu dans un cas (la jeunesse ouvrière catholique féminine) et plus large dans l'autre (les mouvements d'Action catholique spécialisée en général).

Avant de résumer la thèse de l'un et l'autre livres, qu'il me soit permis de dire tout le bien que je pense de ceux-ci, en dépit du fait, je m'en expliquerai plus bas, qu'ils se situent pour une large part dans une perspective avec laquelle j'entretiens de nombreux désaccords. Voilà du bel ouvrage, bien fait, bien écrit, bien ficelé. Le livre de Louise Bienvenue, publié aux Éditions Boréal, a été retravaillé pour lui donner une forme plus essayiste – il a plus de souffle. L'ouvrage de Lucie Piché, publié aux Presses de l'Université Laval, a conservé davantage sa forme doctorale – il est plus appuyé, plus rempli de citations, il a gardé l'armature d'une thèse. Dans un cas comme dans l'autre néanmoins, l'érudition historique est au service de l'intelligence. Que de passages enlevants ! Que de citations bien choisies ! Que de réflexions instructives ! Le lecteur découvre le monde de l'Action catholique spécialisée avec plus de force qu'il ne l'avait fait dans la deuxième annexe au Rapport de la commission d'étude sur les laïcs et l'Église, écrit par Gabriel Clément. Quoique les analyses de ce dernier demeurent étonnamment valables, et quoique la perspective qui était la sienne rende parfois mieux compte des mouvements des idées qui traversent alors la catholicité que les études plus institutionnelles de Piché et Bienvenue, il reste que son *Histoire de l'Action catholique au Canada français* comportait de nombreuses lacunes et de non moins nombreux leurres. Il est heureux que les chercheurs puissent désormais compter sur deux monographies de longue haleine, mises en forme par des historiennes dont chaque page révèle l'intelligence et le talent.

Les diverses branches de l'Action catholique spécialisée se sont présentées, dans les années trente, comme des instruments d'une restauration d'une chrétienté menacée par un procès continu d'industrialisation et d'urbanisation. Les jeunes regroupés dans la Jeunesse ouvrière catholique (JOC), la Jeunesse étudiante catholique (JÉC), la Jeunesse agricole catholique (JAC), la jeunesse indépendante catholique (JIC), etc., étaient promus au rôle de « soldats du Christ » lancés à la reconquête du monde. Il ne s'agissait plus, comme autrefois, et selon l'expression de l'époque, de « faire des chrétiens » mais de « refaire la chrétienté » ; ou encore, il ne s'agissait plus de « pêcher à la ligne » mais de « changer l'eau ». Le monde traditionnel, le monde des prêches et des sermons des curés de campagne, ce monde ne représentait plus la scène privilégiée de l'engagement des laïcs. Il fallait donc repenser les formes de l'engagement chrétien, lui donner une tournure plus contemporaine, radicaliser son dialogue avec le monde, en faire l'arme d'une nouvelle *reconquista*.

Plusieurs causes historiques permettent de mieux comprendre l'essor fulgurant, en vingt ans, des mouvements d'Action catholique spécialisée. La jeunesse n'est pas plus nombreuse, toute proportion gardée, dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale mais, en Europe, les tranchées sont devenues les tombeaux anonymes de ceux sur qui, normalement, serait retombée la responsabilité de guider la nation, laissant cinq ans plus tard la place libre à ceux dont l'âge avait empêché l'enrôlement. En outre, l'urbanisation rassemble dans des espaces plus exigus une jeunesse qui prend conscience de sa force. Enfin, l'étirement de la période de formation, dont les années d'études peuvent servir de mesure concrète, laisse à la jeunesse le loisir de penser l'avenir dans le même souffle où elle pense à son avenir. Quant aux femmes, obligées de s'inscrire dans la double polarité rationalité-valeurs et sphère publique-domesticité, elles se voient accorder la mission immense d'éduquer la nation. Différentes mais égales, affirmait-on, elles se devaient d'être femmes, c'est-à-dire soumises – soumises à la loi, à leur mari, à Dieu mais également à un ordre de valeurs transcendantes qui constituait un tissu de sens que chaque génération, par sa simple naissance, menaçait de déchirer.

Le XX^e siècle correspond à la reconnaissance d'une faillite imminente du système libéral. Pour les chrétiens des années 1930, le monde moderne ayant fait long feu, il s'agit de penser à nouveaux frais les notions fondamentales de liberté et de hiérarchie. Cela presse d'autant qu'une nouvelle église se dresse devant l'Église ancienne et lui arrache des fidèles. Le communisme a lui aussi son évangile, ses prêtres, son eschatologie. Entre un libéralisme condamné et un communisme damné, l'Église est à la recherche d'une troisième voie. Mais elle n'est pas la seule. Les mouvements d'Action catholique spécialisée forment un exemple parmi bien d'autres d'organisations de la jeunesse établies en vue d'un engagement propagandiste et doctrinal. Les jeunesses fascistes, par exemple, sont une pléiade de la constellation formée par la génération anti-conformiste des années 1930. Revenir aux mouvements d'Action catholique spécialisée, c'est donc revenir à cette idée que le monde est à refaire, que les mots sont des gestes, et que la réforme est nécessaire pour vivre les idéaux du christianisme ou d'une modernité trahie.

Les années de crise (dont le Crash boursier de 1929 a été le déclencheur) sont particulièrement propices à un genre de littérature réformiste, sinon parfois révolutionnaire. Et le « corps » et « l'âme » de la société doivent être évangélisés par la christianisation des structures et des cœurs, des institutions et de « l'homme ». La séparation du public et du privé, exacerbée par une division croissante entre « rationalité » et « subjectivité » qui confine à terme l'Église à entretenir une spiritualité du dimanche, fait l'objet d'une critique serrée de la part des catholiques sociaux, lesquels voient dans cette déchirure la véritable faillite de leur rêve de chrétienté.

Au Québec francophone, l'originalité des mouvements d'action catholique spécialisée se situe, nationalisme oblige, dans leur réponse à la « question nationale ». Le récit de la fondation de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, par Lucie Piché, est particulièrement instructif à cet égard. Cette organisation est issue de l'Association professionnelle des employées de manufactures (APEM), dont la fondation, en 1907, remonte à une décision de la Fédération nationale Saint-Jean Baptiste. En 1932, non seulement son nom change, mais son ancienne devise (« Aime, prie, travaille ») est remplacée par une nouvelle (« Garder au Christ les jeunes ouvrières ») et son ancien insigne (une vierge tenant un fuseau) est abandonné. Ces changements ne vont pas sans résistances. Quelques objections se font entendre de la part des militantes, et en particulier de la présidente, Maria Auclair. La réponse de l'aumônier est toutefois sans appel : « L'on est pas libre de faire le bien de la manière que l'on veut, déclare-t-il. Rome a donné des méthodes qu'il faut suivre. » En bref, Rome a parlé. Dans les premières années, on importera tout faits les plans, les structures, les règles, les slogans et les chants de l'ACS européenne.

La suite de cette histoire, retracée par Bienvenue et Piché est tout simplement passionnante. Pour l'historien intéressé par les chiffres et les faits, le livre de Piché, plus pointu, plus fouillé, offre plusieurs aperçus et analyses qui nuancent le tableau par trop grossier que certains se font encore de l'Action catholique spécialisée. On y apprend que les femmes formèrent toujours la majorité des mouvements d'ACS et que leur proportion atteint même 83 % pour la JOC en 1958 ; qu'en 1946, la JOCF comptait 942 chefs mais seulement 534 équipes ; que l'adhésion aux mouvements d'ACS était largement transitoire et que les activités récréatives (et non la transformation de la société) constituaient pour plusieurs le principal foyer d'intérêt de ces mouvements ; enfin, que la JOCF alla en s'embourgeoisant avec les années et perdit peu à peu contact avec la classe ouvrière qu'elle devait pourtant, initialement, représenter.

Curieusement, le portrait général qui se dégage des deux livres est fort différent. Alors que les fines analyses de Lucie Piché tendent à démontrer à quel point le milieu de l'ACS, quoique formateur et progressiste à certains égards, fut toujours imprégné d'une morale conservatrice qui entravait la libération des travailleurs et des femmes, l'interprétation de Louise Bienvenue tend, pour sa part, à confirmer la montée au pouvoir de la jeunesse grâce à son organisation dans les mouvements de critique et de contestation qu'ont été, pour plusieurs, la JOC, la JEC, la JAC, etc. Sans doute, les deux récits sont vrais chacun à leur manière. L'ACS a représenté une cinquième colonne ayant permis la formulation de ce que Guy Cormier appelait un « anticléricalisme de l'intérieur ». Elle fut une pépinière de militants (qui se retrouvèrent ensuite, qui à *Cité libre*, qui à la Faculté des sciences sociales

de l'Université Laval, qui à la CTCC), lesquels se lancèrent ensuite dans la réforme tous azimuts de la société canadienne-française et suscitèrent de vives résistances de la part des milieux conservateurs, notamment de la part d'un Mgr Courchesne. Cependant, l'ACS peut aussi donner l'image d'une série d'associations inoffensives, celles dont se moque par exemple Roger Lemelin dans son roman *Au Pied de la pente douce*, dont le discours moralisateur confortait les pouvoirs en place et dont les activités et le costume faisaient penser à une nouvelle forme, bien anodine, de scoutisme.

Sans rien enlever au brio de ces deux ouvrages et à leurs vues pénétrantes, il me semble devoir aussi souligner quelques lacunes et quelques désaccords d'interprétation. D'abord, du côté des lacunes, je trouve regrettable qu'aucune des deux auteures n'aient voulu réellement et sérieusement situer l'ACS dans le sillon de l'Association catholique de la jeunesse canadienne française. L'ACJC n'est abordée, de manière grossière, que pour servir de repoussoir à l'ACS, en particulier dans le contexte de leur confrontation au sujet de la question nationale. Il s'ensuit, entre autres, une lecture simpliste de « l'entrée en scène de la jeunesse » et du « changement social » proposé par les jeunes catholiques. Il semble qu'à la rupture des années 1960, les deux historiennes aient, jusqu'à un certain point, substitué tout simplement la rupture des années 1930.

La perspective adoptée par les deux auteurs non plus n'est pas neuve. Nous sommes encore et toujours dans le paradigme de l'histoire des brèches, proposée pour la première fois par Yvan Lamonde en 1986, dont l'objectif est de découvrir les racines et les traces des réformes des années 1960 dans le Québec de l'avant Révolution tranquille. Au lieu de lire les idéologies et les pratiques du Québec de la « Grande noirceur » pour ce qu'elles sont, comme des totalités de sens qui se tiennent par elles-mêmes, on préfère les inspecter à la lumière d'une soi-disant « entrée du Québec dans la modernité », ce qui a la fâcheuse conséquence de plier le récit historique à une sorte de téléologie qui finit par agacer le lecteur. L'intérêt des associations catholiques spécialisées se résume en définitive à leur « contemporanéité ». Comme conclusion, pour un historien, on a déjà vu mieux.

Enfin, il est dommage que les deux auteurs se soient largement cantonnées dans une lecture institutionnelle de l'ACS. Certes, Lucie Piché explore les idées et idéaux des jeunes militantes en ce qui concerne la réforme de la société et la place et le rôle de la femme, mais ces deux chapitres, quoique fort volumineux, sont peut-être, malgré des passages enlevants, les plus pauvres de son excellent ouvrage. Même chose pour Bienvenue, dont les analyses tournent autour de l'organisation d'une classe d'âge, avec ce que cela suppose de lutte avec la hiérarchie cléricale et de mises en place de stratégies de reconnaissance. Tout cela est éclairant, et de plus tout cela est

extraordinairement bien fait, mais cela laisse parfois en suspens l'essentiel, c'est-à-dire ici la représentation de la société dont ces groupes étaient porteurs. À ce chapitre, l'ouvrage de Nicole Neatby (*Carabins ou activistes ? L'idéalisme et la radicalisation étudiante à l'Université de Montréal au temps de Duplessis*, McGill-Queen's, 1999), malgré une typologie douteuse entre traditionalistes et modernistes, constituait un meilleur effort de compréhension du Canada français (ou du Québec) comme société globale.

Ces brèves critiques faites, si on me le demandait, j'aurais bien de la peine à recommander un livre plutôt que l'autre, tant ces ouvrages se complètent merveilleusement bien : l'un plus essayiste, l'autre plus sociographique, ils nous informent avec beaucoup de rigueur d'une page de l'histoire récente du Québec sans la connaissance de laquelle il serait difficile de suivre le cours de la Révolution tranquille. Mais ils font plus. Ils annoncent aussi, dans les deux cas, une belle carrière intellectuelle dont il serait absolument regrettable de boudier les premiers fruits. Car ce serait boudier son plaisir.

Jean-Philippe Warren
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia